

temps, lorsque mon oncle Raoul, Blanche, Jules et de Locheil quittèrent le presbytère, où ils avaient soupé. Le cher oncle, qui avait quelque teinture d'astronomie, expliquait à sa nièce, qu'il ramenait dans sa voiture, les merveilles de la voûte éthérée : trésors de science astronomique, dont les deux jeunes messieurs ne profitaient guère, au grand dépit du professeur d'astronomie improvisé, qui leur reprochait d'éperonner sournoisement leurs montures, plus raisonnables que les cavaliers. Les jeunes gens tout à leur gaieté, et qui respiraient le bonheur par tous les pores, pendant cette nuit magnifique, au milieu de la forêt, s'excusaient de leur mieux et recommençaient leurs gambades, malgré les signes réitérés de Blanche qui, aimant beaucoup son oncle, cherchait à éviter tout ce qui pouvait lui déplaire. La route était en effet d'autant plus agréable, que le chemin royal était tracé au milieu d'arbres de toutes espèces qui interceptaient, de temps à autres, la vue du fleuve St-Laurent, dont ils suivaient les sinuosités, jusqu'à ce qu'une clairière offrit de nouveau ses ondes argentées.

Arrivés à une de ces clairières, qui leur permettait d'embrasser du regard tout le panorama, depuis le cap Tourmente jusqu'à la Malbaie, de Locheil ne put retenir un cri de surprise, et s'adressant à mon oncle Raoul :

—Vous, monsieur, qui expliquez si bien les merveilles du ciel, vous plairait-il d'abaisser vos regards vers la terre, et de me dire ce que signifient toutes ces lumières qui apparaissent simultanément sur la côte du nord, aussi loin que la vue peut s'étendre ? Ma foi, je commence à croire à la légende de notre ami José : le Canada est vraiment la terre des lutins, des farfadets, des génies, dont ma nourrice berçait mon enfance dans mes montagnes d'Ecosse.

—Ah ! dit mon oncle Raoul, arrêtons-nous ici un instant : ce sont les gens du nord, qui, la veille de la Saint-Jean-Baptiste, écrivent à leurs amis et parents de la côte du sud. Ils ne se servent ni d'encre, ni de plume pour donner de leurs nouvelles. Commentons par les Eboulements : onze décès de personnes adultes dans cette paroisse depuis l'automne, dont trois

dans la même maison, chez mon ami Dufour ; il faut que la picote ou quelques fièvres malignes aient visité cette famille, car ce sont des maîtres hommes que ces Dufour, et tous dans la force de l'âge. Les Tremblay sont bien ; j'en suis charmé : ce sont de braves gens. Il y a de la maladie chez Bonneau : probablement la grand-mère, car elle est très âgée. Un enfant mort chez Bélair ; c'était, je crois, le seul qu'ils eussent : c'était un jeune ménage.

Mon oncle Raoul continua ainsi pendant quelque temps à s'informer des nouvelles de ses amis des Eboulements, de l'Ile aux Coudres et de la Petite-Rivière.

—Je comprends, dit Locheil, sans pourtant en avoir la clef : ce sont des signes convenus que se font les habitants des deux rives du fleuve, pour se communiquer ce qui les intéresse le plus.

—Oui, reprit mon oncle Raoul ; et si nous étions sur la côte du nord, nous verrions des signaux semblables sur la côte du sud. Si le feu une fois allumé, ou que l'on alimente, brûle longtemps sans s'éteindre, c'est bonne nouvelle ; s'il brûle en s'amortissant, c'est signe de maladie ; s'il s'éteint tout à coup, c'est signe de mortalité. Autant de fois qu'il s'éteint subitement, autant de personnes mortes. Pour un adulte, une forte lumière ; pour un enfant, une petite flamme. Les voies de communication étant assez rares, même l'été, et entièrement interceptées pendant l'hiver, l'homme toujours ingénieux, y a suppléé par ce moyen très simple...

Mon oncle Raoul, après avoir longtemps parlé, finit comme tout le monde par se taire.

—Ne trouvez-vous pas, mon cher oncle, dit Blanche, qu'une chanson, pendant cette belle nuit si calme, le long des rives du prince des fleuves, ajouterait beaucoup au charme de notre promenade ?

—Oh oui, une chanson, dirent les jeunes gens.

C'était prendre le chevalier par son sensible. Il ne se fit pas prier et chanta, de sa superbe voix de ténor, la chanson suivante qu'il affectionnait singulièrement comme chasseur redoutable avant sa blessure.

Tout en avouant qu'elle péchait contre les règles de la versification, il affirmait que ces défauts étaient rachetés par des images vives et d'une grand fraîcheur.

CHANSON DE MON ONCLE RAOUL

Me promenant sur le tard,
Le long d'un bois à l'écart,
Chassant bécasse et perdrix
Dans ce bois joli,
Tout à travers les roseaux
J'en visai une ;
Tenant mon filet bandé
Tout prêt à tirer.

J'entends la voix de mon chien,
Du chasseur le vrai soutien :
J'avance et je crie tout haut
A travers les roseaux,
D'une voix d'affection
Faisant ma ronde,
J'aperçus en faisant mon tour
Un gibier d'amour.

Je vis une rare beauté
Dedans ce bois écarté,
Assise le long d'un fossé,
Qui s'y reposait.
Je tirai mon coup de fusil
Pas bien loin d'elle ;
La belle jeta un si haut cri,
Que le bois retentit.

Je lui ai dit, mon cher cœur,
Je lui ai dit avec douleur :
Je suis un vaillant chasseur,
De moi, n'ayez point peur.
En vous voyant, ma belle enfant,
Ainsi seulette,
Je veux être votre soutien
Et vous faire du bien.

—Rassurez-moi, je vous prie,
Car de peur, je suis saisie ;
Je me suis laissée anéantir,
Je me suis écartée :
Ah ! montrez-moi le chemin
De mon village,
Car sans vous, mon beau monsieur
Je mourrais sur les lieux.

—La belle, donnez-moi la main
Votre chemin n'est pas loin ;
Je puis vous faire ce plaisir,
J'en ai le loisir ;
Mais avant de vous quitter,
Jolie mignonne,
Voudrez-vous bien m'accorder
Un tendre baiser ?

—Je ne saurais vous refuser,
Je veux bien vous récompenser ;
Prenez-en dix ou bien trois,
C'est à votre choix :
Vous m'avez d'un si grand cœur
Rendu service,
C'est pour moi beaucoup d'honneur,
Adieu donc, cher cœur.

—Diable, dit Jules, monsieur le chevalier, vous n'y allez pas de main morte. Je gage, moi, que vous deviez